EPREUVE
DES
CARACTERES
DE LA FONDERIE
DE
NICOLAS GANDO.

A PARIS,

Cloiſtre Saint Julien le Pauvre, près la rue Galande.

M. DCC. XLV.

De l'Imprimerie de JACQUES GUERIN.

(2)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

verent un Temple ſous le nom de *Jupiter Indiges*: ce qui eſt une pure apothéoſe; car *Indiges* ſignifie *Déifié*.

Aſcagne fils d'Enée & de Créuſe, ſuccéda à ſon pere, quoique le roïaume appartînt de droit à ſa belle-mere Lavinie. Elle étoit groſſe quand ſon époux mourut: ainſi Aſcagne étoit doublement

coupable. La crainte qu'elle eut de l'usurpateur de son trône l'obligea à se retirer dans une forêt, où elle accoucha d'un fils qu'elle nomma Silvius, du lieu où il étoit né. Il y a apparence que leur division cessa: car on voit par l'histoire que son beau-fils lui céda Lavinium, trente ans aprés qu'Enée l'eut fondé, & qu'il alla demeurer à douze milles

Gros Canon Maîgre Ordinaire, Numero III.

Syracuſe contenoit quatre differentes villes, & avoit vingt-deux milles de circuit. Sa ſituation ſur une montagne, ſes remparts & la multitude de ſes habitans, entre leſquels on comptoit le fameux Archimede, ſembloient la rendre imprenable. Ce fut principalement cet ingenieur qui en retarda la priſe durant près de trois ans, par des inventions toutes

Gros Canon Italique maîgre,

Numero IV.

toutes nouvelles, par des machines, qui tantôt portoient le feu dans les vaisseaux ennemis, tantôt les brisoient ou les couloient à fond par des pierres & de poutres d'une grosseur prodigieuse lancées avec violence que rien n'arrêtoit, & enfin en démontant toutes les machines, dont les assiégeans se servoient pour battre la place. Plus d'une fois Marcellus fut contraint d'éloigner sa flotte

PETIT CANON.
Numero V.

c'étoit une loi chez les Romains, d'abandonner aux ſoldats le pillage d'une ville prise d'aſſaut.

Marcellus ſe conforma malgré lui à cet uſage, & vit à regret la déſolation, d'une ville ſi floriſſante. Il réſerva néanmoins les ouvrages les plus exquis, afin de les envoyer à Rome, pour qu'elle jugeât du prix de ſa conquéte. Il avoit

PETIT CANON ITALIQUE.
Numero VI.

principalement recommandé que l'on épargnât Archimede: mais l'application de ce grand homme à l'étude lui coûta la vie. Fortement occupé d'un problême, il n'entendit point par malheur le bruit que font d'ordinaire les vainqueurs & les vaincus dans une place emportée l'épée à la main, & il fut tué dans son Cabinet.

cabinet, ignorant encore la destinée de sa patrie. Marcellus parut inconsolable de la mort d'Archimede, & prit soin lui-même de ses funérailles.

L'éloignement des consuls ne leur permettoit pas d'assembler les comices pour proceder à une élection des consuls, on s'adressa au plus ancien qui confera la dictature à C. Claudius Centho; celui-ci fit Fulvius Flaccus général de la cavalerie. Durant le long siége de Sïracuse, la guerre que faisoient ailleurs les Romains & les Carthaginois, étoit mélée de part & d'autre d'évene-

mens

nemens bons & mauvais. Annibal avoit ſurpris la ville de Tarente, aidé de quelques citoyens infidéles, mais ſans pouvoir s'emparer de la citadelle. Il s'obſtinoit cependant à la réduire, eſperant qu'en devenant maitre de cette place & y laiſſant une forte garniſon, il tiendroit tout le pays dans l'obéyſſance.

Les Romains d'un autre côté aſſiegerent Capouë & en pouſſerent les attaques ſi vivement, qu'elle n'étoit plus capable d'une longue réſiſtance. Sa réduction étoit de trop grande conſéquence pour qu'Annibal ne s'y oppoſât pas. Il alla donc au ſecours de la place. Les Romains avertis de ſon deſſein, ne changerent rien au leur, & attendirent tranquillement l'ennemi.

PARENGON ROMAIN,
Numero IX.

Les Romains depuis leur derniere guerre contre les Latins, n'en avoient plus avec aucun peuple, quand celle des Arunciens & des Sidicins commença. Les Arunciens s'étoient donnés à la république il y avoit déjà du tems, de ſorte qu'il y alloit de ſon devoir de les aſſiſter, & c'étoit auſſi l'intention du ſénat, mais abandonnés à eux-mêmes par la nonchalance des conſuls, ils furent vaincus & traités ſi rigoureuſement de leurs ennemis, qu'ils ſe virent réduits à quitter leur ancienne demeure, & à s'aller établir à Sueſſa, nommée dans la ſuite Arunca.

Les Sidicins orgueilleux de ce ſuccès, firent l'année ſuivante une ligue avec quelques villes voiſines, & ſur toute avec les habitans de Cales, maintenant

tenant Calvi en Umbrie, & revinrent attaquerl es Arunciens, dans l'esperance de les subjuguer sans retour. Et cela seroit sans doute arrivé, si Valerius Corvus, un des grands generaux de son tems, & consul pour la quatriéme fois, n'eut appris aux Sidicins & à leurs alliés par une victoire complete, combien la protection des Romains, étoit puissante & redoutable.

Cales en fit une triste expérience; car assiégée & prise, les consuls de l'année suivante y envoïerent une colonie de deux mille cinq cens hommes qui changerent, bien la destinée de ses imprudens citoïens.

Les triomphes étoient devenus si communs à Rome, qu'il est presque inutile de dire que Corvus obtint celui qu'il méritoit, Il est plus à propos de remarquer que sous son consulat il y eut un dictateur, sa

PETIT PARANGON ROMAIN.
Numero XI.

Ceux-ci étoient réduits à douze cens hommes, ou (comme d'autres le prétendent) à ſix cens ſeulement, quand ils arriverent en Italie, échapés à la fureur des flammes qui venoient de réduire Ilium en cendres, & ſauvés des flots de la mer ſur laquelle ils avoient erré trois ans. Leur calamité plus connuë que celle de tant d'autres villes célébres, a fait la plus sûre époque de la Chronologie. Cette époque commença l'an du Monde 2824. & quatre cens ans avant la fondation de Rome, pendant que Latinus regnoit ſur le Latium. Ce Prince généreux, compatiſſant aux malheurs d'Enée & de ſes compagnons, le reçut avec bonté, & pour le retenir chez lui par des liens auſſi forts que doux, il lui donna Lavinie ſa fille en mariage. Turnus Roi des Rutules, ne vit qu'avec déplaiſir un étranger poſſeſſeur

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

PETIT PARANGON ITALIQUE.
Numero XII.

d'un bien qu'il avoit lui-même desiré, & il essaïa de s'en venger en lui déclarant la guerre. Elle ne fut pas longue; la mort de Turnus rendit bientôt la tranquillité au Latium, & assûra à Enée le sceptre que Latinus lui laissa en mourant, comme un héritage qui appartenoit à l'époux de sa fille.

Enée maître de l'état fonda une nouvelle ville à l'orient de Laurentium, & à cinq ou six milles de cette capitale. Il la nomma Lavinie, en considération de sa femme; & afin que les Troïens & les Latins ne formassent plus qu'un même peuple, il fit du nom de ceux-ci un nom commun à tous les deux. Le regne d'Enée tué dans la guerre qu'il eut contre Mezence Roi des Hétruriens, aujourd'hui les Toscans, dura peu. Les Latins pleins de vénération pour la mémoire de ce vertueux Prince, lui éle-

GROS ROMAIN GROS ŒIL,
Numero XIII.

Les deux années ſuivantes furent emploïées à la guerre contre les Privernates, qui à la ſolicitation de Vitruvius Vaccus, homme diſtingué chés les Arunciens, avoient commencé les hoſtilités. La premiere campagne s'ouvrit, & finit par une bataille que gagnerent les Romains : & à la ſeconde, Vitruvius tomba vif entre leurs mains, & Privernum, maintenant Piperno, ſe rendit. L'auteur de cette guerre & les principaux chefs de la nation payerent de leur tête la faute, qu'ils avoient faite.

Le reſte des habitans, que les vainqueurs épargnerent, eut le ſort ordinaire à ceux qui ſe ſoumettoient. Un fait auſſi peu conſiderable eſt contemporain à une des plus ſingulieres époques de l'hiſtoire univerſelle ; je parle de l'année qu'Alexandre renverſa l'empire des Perſes, & fonda celui des Macedoniens ce fut la ſoixante & uniéme de puis l'incendie de Rome par les Gaulois. L'exemple des Privernates auroit du apprendre aux habitans de Palépolis dans la Campanie, qu'il eſt dan-

Et comme Pyrrhus le preſſoit de lui définir le caractére du ſénat & du peuple, il lui dit en peu de mots, que toutes les fois quil réfléchiſſoit ſur la majeſté & la ſageſſe du ſénat, il avoit peine à ſe perſuader que ce ne fut pas une aſſemblée de Dieux au lieu d'une ſocieté d'hommes, & qu'au regard du peuple, c'étoit un ydre qui renaiſſoit à meſure qu'on l'abattoit. Et ſi vous en doutés, Seigneur, continua-til, je vous dirois que le conſul a déjà une armée ſur pié plus forte que la premiere, & que celle-là ſera ſuivie d'une autre des qu'il le voudra.

Quand les Romains n'auroient eu qu'à ménager la rançon de leurs priſonniers, ils ne pouvoient ſe diſpenſer d'envoïer des ambaſſadeurs au roi d'Epire.

Il ſufit de dire que C. Fabricius, diſtingué par ſes rares vertus & par un deſintereſſement parfait malgré ſa pauvreté, fut le chef de l'ambaſſade. Pyrrhus qui connoiſſoit de nom tous les illuſtres Romains, n'ignoroit pas le mérite de celui-ci. En effet, il lui rendit tous les honneurs

neurs imaginables ; & instruit de sa pauvreté, il lui offrit les plus riches présens, en ajoutant avec politesse, qu'ils ne l'engageoient à rien contre son devoir, n'étant que de simples témoignages de l'estime qui lui étoit dûë. Le refus que Fabricius en fit avec une fermeté invincible, causa une nouvelle admiration au roi, qui ne se lassoit point de louer l'ambassadeur. Le lendemain ce prince voulut éprouver le courage de Fabricius, & voir s'il étoit aussi intrépide que désintéressé : &, parce que c'est dans les premiers mouvemens de la surprise que la constance ou la foiblesse paroît, il commanda que l'on tînt caché derriere une tapisserie le plus grand de ses éléphans, armé ; & qu'à un certain signe que feroit le roi, au milieu d'une conversation avec l'ambassadeur, l'éléphant se montrât, aïant sa trompe levée sur la tête de Fabricius, & que son cri effraïant accompagnât l'horreur du spectacle. Tout se passa selon l'ordre de Pyrrhus, mais contre son espérance : car tenter la vertu, c'est la soupçonner. Fabricius, sans avoir jamais ni vû ni oui ce terrible animal, demeura dans sa tranquillité ordinaire ; & ne doutant point de

l'intention

GROS ROMAIN ŒIL ORDINAIRE
Numero XVI.

les Romains éleverent ſes armes comme un trophée, & peu s'en fallut que ce vain ſignal ne décidât de la victoire. Car l'armée de Pyrrhus, croïant être ſans chef, perdit courage, & ne reprit une nouvelle ardeur, qu'après avoir reconnu le roi à ſes diſcours & à ſes actions. Alors l'évenement de la bataillie qui paroiſſoit douteux ne le fut plus, & devint funeſte aux Romains. Les élephans n'avoient point encore paru Pyrrhus ordonne q'uon les lâche, & il eſt incontinent obeï.

L'aſpect de ces animaux inconnus étonne le ſoldat Romain. Les chevaux effrayés de leur maſſe énorme, & frappés d'une odeur particuliere à ces animaux, reculent, & malgré l'effort des cavaliers ſe renverſent ſur les derniers rangs & y jettent le trouble & la confuſion. Pyrrhus, profita du déſordre, fit avancer un corps de cavaleire Theſſalienne, qui charge celle des Romains épouvantés & mal ralliés, la preſſe, la rompt, & la met en fuite, malgré la réſiſtance de Lævinus bleſſé en ce dernier choc. La perte fut preſque

presque égale entre les vainqueurs & les vaincus, puisque les Grecs, selon Plutarque qui le raporte d'après Denys d'Halicarnasse, perdirent treize mille-hommes en cette bataille, & les Romains quainze mille, outre dix huit cens prisonniers. Pyrrhus eut de la modération dans sa prospérité : il traita les captifs, avec l'humanité ordinaire aux Grecs, & donna la sépulture également aux morts des deux partis. Se promenant sur le champ de bataille, il admira la forte constitution des Romains & leur courage, tous étant couché le visages tourné vers l'enemi. Il crut même, malgré la pâleur de la mort remarquer encore sur leurs visages un reste de cette fierté qui est le principe de la valeur natuelle, & frappé de ces idées il s'écria : Que n'ai-je de tels soldats. Avec eux je serois bientôt maître du monde.

Tout conspiroit au bonheur de Pyrrhus. A peine a-t-il gagné la bataille qu'il voit ariver les troupes des Samnites, des Messapiens & des Lucaniens, sans lesquelles il ne pouvoit rien entreprendre. Avec ce renfort, qui supplée à toutes ses pertes, il prend le chemin de Rome & s'avance jusqu'à Preneste, maintenaet.

tenant Paleſtrine, qui n'en eſt qu'à 12. lieues communes. Mais les Romains vigilans s'étoient déjà rétablis: leurs nouvelles légions montroient la même audace que les anciennes; & on auroit dit à les voir, qu'elles alloient plûtôt conquerir de nouveaux païs, que défendre le leur. Les diſcours de Fabricius, patricien honoré de la nobleſſe & du peuple, avoient en partie inſpiré cette aſſurance à ces concitoyens. Car il ne ceſſoit point de leur dire, que la perte de la bataille n'etoit due qu'à la mauvaiſe conduite de Lævinus, & nullement à la valeur des Grecs; & que Pyrrhus avoit vaincu le conſul & nom les Romains. Le roi d'Epire ne s'etoit pas imaginé, que la république pût ſi vîte ſe remettre en état de lui réſiſter; mais reconnoiſſant qu'il s'étoit mal à propos flaté de réduire une nation, ſur laquelle l'adverſité ne pouvoit rien, & qui avoit tant de reſſource dans ſon propre courage, il eut recours à la négociation.

Il n'eſtimoit rien d'impoſſible à Cyneas quand il s'agiſſoit de perſuader, & il diſoit d'ordinaire, que Cyneas avoit pris plus de villes par ſon éloquence, que lui par ſes armes.

Ce fut ce miniſtre qu'il envoya à Rome à deſſein de ſonder les intentions du ſénat, & de le diſpoſer à pardonner aux Tarentins. Ce Grec inſinuant & flateur n'epargna ni ſoupleſſe ni artifice, pour ſurprendre l'amitié de la nobleſſe, & ſur-tout des Dames auquelles il offrit de magnifiques préſens de la part de de

de Pyrrhus. Mais tous les refusent, & la corruption ne trouva aucun accès dans le cœur des Romains. Cyneas changea de methode, & voyant l'inutilité de celle-là, il employa l'éloquence après la liberalité. Revêtu d'un caractère public, il demanda audience au sénat, & l'aïant obtenuë, il mit en œuvre tout ce que la rhétorique a de plus spécieux : il ne parla que de l'estime de Pyrrhus pour les Romains, de sa disposition à renvoyer sans rençon leurs prisonniers, à fournir à la république autant de troupes qu'elle en voudroit pour achever la conquête de l'Italie ; & enfin de la forte passion qu'il avoit de devenir avec les Tarentins l'ami & l'allié des Romains : ajoûtant que c'étoit l'unique récompense que Pyrrhus se proposoit des services qu'il étoit prêt à leur rendre, & de ses sentimens à leur égard.

Le sénat à moitié persuadé panchoit au moins à un accomodement ; mais Appius Claudius le rapella à d'autres sentiment. Ce bon vieillard s'étoit fait conduire au sénat ce jour-là, car il étoit devenu aveugle & très-infirme. Il n'avoit écouté Cyneas qu'avec une impatience extrême & si la bienséance l'empêcha de l'interrompre, il se dédomagea à la fin de l'audience.

Car alors il représenta avec tant de solidité au sénat le tort qu'il se feroit, en acceptant le traité demandé par l'ambassadeur, que tous les sénateurs honteux de n'avoir pas pensé comme lui, conclurent de renvoyer Cyneas & de lui dire pour toute réponse, que quand Pyrrhus auroit retiré ses troupes de l'Italie, on entreroit en négociaton avec lui, parce qu'il seroit messéant à la republique

S. AUGUSTIN ŒIL MOYEN.
Numero XX.

A la naiſſance de Rome, l'Italie ne comprenoit que la moitié des païs qu'elle contient aujourd'hui. Tels étoient, par exemple, les Aborigenes, les Hetruriens, les Umbriens, les Samnites, les Peuples de la Campanie, de la Poüille, de la Calabre, de la Lucanie, & de Brunduſe. Je paſſe ſous ſilence d'autres Peuples moins conſidérables, qui furent bientôt confondus avec leurs voiſins, dont la puiſſance ſe trouva ſupérieure à la leur. L'autre partie de l'Italie, ſelon la dénomination préſente, étoit poſſédée par les Gaulois, diviſés en Sénonois, Inſubriens, &c. Après l'avoir conquiſe ſur les Hetruriens, ils lui donnerent le nom de leur patrie, & l'appellerent Gaule. Mais afin d'ôter l'équivoque, ils la nommerent Gaule-Cis-Alpine, c'eſt-à-dire, Gaule en deçà des Alpes, ou Togata, à cauſe des habits longs que portoient les anciens habitans, & que porterent auſſi les nouveaux. Les Liguriens & les Venetes en occupoient en même tems une portion. Toute cette ſeconde partie compoſoit à peu près ce qu'on nomme à préſent la Lombardie.

De tous ces différens Peuples de l'ancienne Italie, celui des Aborigenes, depuis appellés Latins, a été le plus diſtingué, non par aucune prérogative particuliere, mais par la prédilection des hiſtoriens Romains, qui ont affecté d'en relever les moindres actions, ſans ſe mettre en peine de donner aux autres Peuples d'Italie les éloges qu'ils méritoient. Les Aborigenes

rigenes descendoient des Œnotriens, qui vinrent d'Arcadie s'établir dans le Latium, & en chasserent les Sicules, qui l'habitoient auparavant. Ce Latium que le Tibre arrosoit, n'avoit que trente milles de longueur & seize de largeur, & n'étoit qu'une quatriéme partie de ce qu'est aujourd'hui la Campagne de Rome dans l'Etat Ecclesiastique.

Il y avoit des rois dès les premiers tems, & plus de 200 *ans avant la ruine de Troïe, & par conséquent plus de* 1300 *ans avant* JESUS-CHRIST *: & ces Rois, si l'on en excepte quelques-uns de la Grece, étoient les premiers que l'Europe eût vûs jusqu'alors. Laurentum, située à l'embouchure du Tibre, étoit la capitale du Latium, & le séjour de ses souverains. Possesseurs d'un si petit état, ils commandoient pourtant à plusieurs nations, à cause des différentes colonies, qui charmées de la beauté du climat, y avoient fixé leur demeure. Les plus remarquables furent la colonie des Pelasges, déserteurs, si l'on peut parler ainsi, de la Thessalie, & celle qui suivit Saturne fuyant de Crete, pour éviter la persécution de son fils Jupiter. C'est à la fuite clandestine du chef de cette seconde colonie, qu'est dû le changement de nom d'Aborigenes en Latins (à latendo). Evandre conducteur d'une colonie d'Arcadiens, se plût dans ce même païs, & le préféra à tous ceux qu'il avoit parcourus. L'Hercule des Grecs en fit autant avec la sienne: & depuis lui, Enée y vint avec ses Troyens, qui furent les derniers étrangers, (suivant le témoignage de Denys d'Halicarnasse,) pour qui le Latium devint une nouvelle patrie.*

Ceux-ci

SAINT AUGUSTIN PETIT OEIL,
Numero XXII.

Après neuf jours entiers, qui se passerent à soutenir toutes ces horreurs, Annibal parut enfin au sommet, des Alpes, tansporté de joie de voir le pays qu'il se proposoit de conquérir. Il le montroit à ses soldats, pour leur faire oublier les peines passées, & leur disoit: qu'ils avoient forcé les murs de l'Italie, & que ceux de Rome n'étoient rien en comparaison. Cette flateuse espérance & deux jours de repos, rendirent l'allegresse & la vigueur aux troupes abattuës. Mais voici qu'ils trouvent en s'avançant, une quantité de neige nouvellement tombée, qui engloutit les prémiers qui ont la hardiesse de frayer la route aux autres, & qui en s'éboulant, entraîne ceux qui les suivent de près.

Alors la fraïeur, la consternation, le desespoir se peignirent sur tous les visages. Annibal seul, intrepide & tranquille, rassure, console, & excite à marcher. On avance, & on trouve en face un rocher qui traversant le chemin, le ferme d'un côté, & laisse voir de l'autre un ravin, ou plûtôt abîme, de mille pieds de profondeur. Le général, qu'aucun obstacle ne rebute, tente d'autres chemins; mais la neige les ayant tous comblés, & rendus impraticables, il revient au rocher, & entreprend de l'applanir.

Il ordonne que l'on abbate tous les arbres des environs, & à mesure qu'on les coupe, on range le bois en forme de bucher autour du roc, & quand le monceau est élevé à peu près au niveau, on met le feu aux arbres & on l'entretient, jusqu'à ce que l'ardeur de la flame ait rendu la pierre aussi rouge que le brasier même qui l'en-

CICERO ROMAIN GROS ŒIL, N° XXIII.

L'armée Romaine étoit ſi impatiente de voir l'ennemi, que les conſuls P. Sulpicius Saverrio & P. Decius Mus qui la commandoient, marcherent au-devant de lui avec une diligence incroyable. Elle rencontra des Grecs près d'Aſculum, (aujourd'hui Aſcoli dans laPoüille, & non Aſculum dans la marche d'Ancone.) Deux armées en préſence ne manquoient jamais alors de ſe battre ; ainſi elles ne penſerent plus qu'à le faire avec avantage. Pyrrhus ſerré en ſon poſte, par la nature du terrein entouré de bois, ne put s'y ſervir de ſa cavalerie. Il ne fit auſſi que peu d'uſage de ſes élephans, parce qu'ils arriverent trop tard, ceux qui les conduiſoient ne leur aïant pû faire paſſer qu'avec peine une petite riviere très-rapide Ainſi le combat ſe paſſa entre l'infanterie, ce qui étoit favorable aux Romains. On ſe chargea avec fureur,mais l'action ne s'étant engagée qu'aſſés tard la nuit y mit fin de bonne heure. Le lendemain on recommença. Pyrrhus aïant gagné un terrein plus uni que le jour précédent, avoit changé ſagement ſon ordre de bataille, mis ſes élephans au centre & garni de frondeurs & d'archers les intervalles de ce même centre, ce qui le rendoit impénétrable. Et c'eſt dans cette diſpoſition, & après avoir fait occuper par des détachements à droite & à gauche, les poſtes d'où les Romains auroient pû l'incommoder, qu'il alla à eux.

Les conſuls n'eurent pas la prévoïance de Pyrrhus,& rendirent leurs files ſi ſerrées, qu'il ne leur reſta de place pour aucune évolution enſorte que d'un combat général ils en faiſoient un combat d'homme à homme.LesRomains animés à vaincre, & attaquans les Grecs ſans penſer à ſe conſerver eux-mêmes, comme s'ils ſe fuſſent eſtimés invulnérables, firent un grand carnage des ſoldats de Pyrrhus. Mais à force de pouſſer ce qui étoit devant eux, étant parvenus au centre de la bataille, ils furent ſi bien reçûs des élephans & de la cavalerie qui n'avoit point encore combattu, que ne pouvant réſiſter plus long-tems ils prirent.

d'ailleurs. Son ſéjour en Italie fut de deux ans & quatre mois.

L'éloignement de Pyrrhus laiſſa aux Romains tous le tems de ſe venger des Samnites, des Tarentins, des Lucaniens & des Brutiens; car ces Peuples ne pouvoient plus ſeuls reſiſter aux forces de la République. Ayant perdu tout ce qui avoit été attaqué & ne conſervant que ce que l'ennemi n'avoit pas eu le tems de conquerir en deux campagnes, ils inviterent Pyrrhus à les venir ſecourir une ſeconde fois. Il étoit alors auſſi mécontent des Siciliens, qu'ils paroiſſoient peu ſatisfaits de lui. Pouvoit-il mieux prendre ſon tems pour les quitter? Il leur ſignifia ſon départ, & ſe mit en état de revenir en Italie.

Son retour auroit moins inquiété les Romains en un autre tems: mais être à la fois attaqués par la peſte & par Pyrrhus, c'en étoit trop. On créa un Dictateur, uniquement afin d'attacher le clou ſacré au temple de Jupiter, comme un reméde à la contagion. Pierre Cornelius Rufinus Conſul de l'année précédente, promû à la Dictature, s'étoit acquitté de la cérémonie ſelon la coutume. Ce fut aux Conſuls M. Curius Dentatus & à L. Cornelius Lentulus, à faire de leur part ce qu'il falloit pour reſiſter à Pyrrhus; mais quand le premier voulut lever des troupes, le peuple eut la témérité de s'y oppoſer. Curius ſans s'alarmer de la contradiction, continua à diſpoſer les enrôlemens, en mettant dans la boëte ordinaire les noms de toutes les Tribus: & le ſort étant tombé ſur la Tribu Polliane, on ordonna au premier qu'elle nomma, de comparoître. Il ſe cacha bien loin d'obéïr, & le Conſul puniſſant ſa rébellion, commanda que l'on vendit ſes biens à l'encan; ce qui étoit une ignominie chez les Romains. Le condamné, qui avoit le droit d'appel aux Tribuns du peuple, ſe ſervit du bénéfice de la loi. Mais le Conſul y eut ſi peu d'égard qu'il lui fit un crime de ſa provocation, pour me ſervir du terme latin, & condamna le ſoldat à être vendu lui-même, diſant, qu'un ſujet déſobéïſſant étoit un fardeau à la République, dont il étoit bon de la ſoulager.

Ils prirent le parti de la retraite, & regagnerent leur camp. Leur perte fut de ſix mille hommes en tout, & celle de Pyrrhus de quatre mille. Je n'ignore point que les Hiſtoriens ont parlé diverſement de cette bataille ; mais je crois avoir rapporté ce qu'ils en ont dit de plus certain.

La flaterie étoit le partage des Grecs. Les Courtiſans de Pyrrhus ne manquerent pas à le féliciter ſur la gloire de cette journée. Accoûtumé à voir fumer l'encens ſans s'en repaître, il mépriſa celui qu'on lui offroit, & répondit : « Vous n'y penſez pas, » encore une pareille victoire & nous ſommes perdus. » C'étoit certainement bien penſer, puiſqu'en effet Pyrrhus avoit perdu, depuis qu'il étoit en Italie, ſes meilleures troupes & ſes principaux officiers, & qu'il n'étoit point à portée comme les Romains de réparer de ſemblables pertes. Il étoit trop ſage pour ne pas terminer là ſa campagne : ainſi il ne ſe paſſa rien de plus cette année.

C. Fabius & Q. Emilius Papus, conſuls en 475. ou ſelon Sigonius en 474. donnerent toute leur application à former une armée capable de vaincre. Trouvant le même courage aux légions, que lorſqu'on les avoit menées la premiere fois contre les Grecs, ils ne balancerent point à les aller chercher. Les Romains & eux n'étant qu'à une petite diſtance ; Fabricius reçut une lettre du premier médecin de Pyrrhus, par laquelle il lui offroit d'empoiſonner ce Prince & de terminer ainſi la guerre, ſans expoſer la république à de plus longs dangers, pourvû que la récompenſe égalât la grandeur du ſervice qu'il prétendoit rendre. Fabricius ſaiſi d'horreur à une telle propoſition, la communiqua à ſon collegue, & écrivit enſuite au roi en ces termes : » Pyrrhus choiſit auſſi mal ſes amis que ſes ennemis ; il fait la » guerre à des gens de bien, & ſe confie à des traîtres. Les Ro- » mains n'agiſſent pas de même ; ils déteſtent tout genre de per- » fidie, & ce qu'ils ne peuvent acquerir par les armes, ils ne » l'achetent point par la trahiſon. » Pyrrhus à qui le reſte de la lettre expliquoit l'offre du médecin, après avoir exprimé ſon

Indignation contre lui, donna toute ſon admiration à la grandeur d'ame & à la généroſité du conſul, & s'écria qu'il n'étoit pas plus facile au Soleil de quitter ſon cours, qu'à Fabricius de s'écarter du chemin de la vertu. Eloge digne de ce conſul, & qui convenoit en général aux Romains de ſon temps, en qui l'amour propre n'avoit point encore détruit celui du bien public, qui eſt la ſource des grandes actions.

Pyrrhus profita de l'avis qu'on lui donnoit, & il en connut la vérité. La mort du médecin fut le juſte châtiment de ſon crime; & la liberté des priſonniers Romains, la premiere marque de la gratitude de ce prince. Le ſénat l'accepta, mais afin de n'être pas inferieur en généroſité au roi d'Epire, il lui renvoya un ſemblable nombre de Samnites & de Tarentins, faits priſonniers en pluſieurs rencontres. Pyrrhus devenu l'admirateur des Romains, ne leur faiſoit plus la guerre qu'à regret; & ne cherchant qu'à ſortir de l'Italie ſans honte, il députa une ſeconde fois Cyneas au ſénat, afin de l'engager à la paix. Ce miniſtre le trouva ferme dans les conditions que la république avoit exigées dès le commencement de l'autre négociation, & ne put l'engager à ſe relâcher de ce préliminaire. L'inutilité de cette ſeconde ambaſſade jetta Pyrrhus dans une extrême agitation. Il deſiroit ſincerement la fin de la guerre; mais l'éclat de ſon entrepriſe ne ſouffroit pas qu'il la laiſſât imparfaite, & il falloit quelque prétexte honorable pour s'en tirer. La fortune lui en préſenta un, tel que la gloire la plus délicate n'en pouvoit être offenſée. Il y avoit long-temps que les Siciliens & les Carthaginois étoient en guerre. Les derniers, ſuperieurs, agiſſoient dans la Sicile en maîtres, ou plûtôt en tyrans. Les Siciliens après avoir jetté les yeux de toutes parts, ne voyent que Pyrrhus capable de les délivrer, & s'adreſſent à lui. C'étoit dans dans le temps préciſément, où il ne cherchoit que l'occaſion de repaſſer la mer. Il ſaiſit celle-là avec joie, & laiſſant à Tarente une garniſon plus forte que le peuple ne ſouhaitoit, il fit voile en Sicile avec trente mille hommes de pié, & deux mille cinq cens chevaux; ce qui ſuppoſe un renfort de troupes ou d'Epire, ou

Les tribuns ne prirent point la défense du coupable, & cet éxemple passa depuis en loi chés les Romains, qui déclaroient esclave celui qui réfusoit de s'enrôler, quand il étoit nommé par sa tribu, ou que le sort le vouloit. Le trajet de Pyrrhus de Sicile à Tarente, fut plus heureux que n'avoit été quatre ans auparavant son passage de Grece en Italie. Il y débarqua suivi de vingt mille hommes de pié, & de trois mille chevaux; & quand il eut joint à ses propres troupes celles des Tarentins & de leurs alliés, il s'approcha de Samnium, où les Romains achevoient d'assembler une des plus grandes armées qu'ils eussent encore mises sur pié. Curius Dentatus avoit assemblé les premieres troupes, & Lentulus son collegue le suivoit d'assés loin avec un corps considerable. Pyrrus pour empêcher une union qui auroit rendu ses forces trop inférieures, sépara ses troupes, & en envoya la moindre partie en Lucanie, à dessein d'amuser Lentulus, & de marcher en même tems avec l'élite de ses soldats contre Curius, campé avantageusement près de Benevent Il y auroit surpris ce consul, par une marche forcée qu'il fit de nuit, s'il ne s'étoit égaré dans un bois, d'où il ne put sortir avant le jour.

L'approche imprévûë de l'ennemi jetta d'abord de la confusion dans l'armée Romaine. Mais la bonne conduite du consul rétablit tout. Il rangea promptement les légions en bataille, pour montrer aux Grecs, qu'ils ne l'avoient point surpris, & attendant qu'elles occupassent les postes qu'on leur avoit marqués, il chargea si brusquement l'avantgarde de Pyrrus, qu'elle se renversa sur le corps qui suivoit, & prit la fuite. Les Grecs perdirent dans ce premier choc bien des soldats & quelques élephans.

Curius encouragé par ce succès, s'étend dans la plaine & engage la bataille. Il eût été difficile pendant une grande partie du jour d'en prévoir l'évenement; car si d'un côté les Grecs se trouverent les plus foibles, ils attaquerent de l'autre avec

tant

tant d'opiniâtreté, & troublerent tellement les rangs des Romains, avec leurs élephans, que le conſul ſe vit pouſſé juſqu'à la tête de ſon camp, ſans avoir pu ſe rallier. Le terrein en étoit avantageux, & il faut ajoûter, qu'il y avoit laiſſé une garde qui le ſoûtint ſi à propos, qu'elle le mit en état de recommencer un nouveau combat. L'avantage du lieu fut celui qu'eurent alors les Romains, qui tirant de haut en bas, ne portoient pas un coup inutile. Une grêle de traits, qui tomba ſur les élephans, détermina la victoire; car ces animaux bleſſés, & enſuite épouvantés par des feux de bitumes & par des cordes enduites de poix, qui degoutoient ſur eux, retournerent en arriere, & jetterent dans les phalanges Grecques le même déſordre qu'ils cauſoient communément parmi les légions. Les Romains qui n'avoient plus qu'à les ſuivre au lieu de les éviter, acheverent de tuer ceux qui échapperent aux élephans furieux, & en firent un ſigrand maſſacre qu'Eutrope prétend que la perte de Pyrrhus monta à vingt-trois mille hommes. Son camp livré en proie aux Romains, devint auſſitôt l'objet de leur admiration par ſa ſingularité & ſa ſymétrie. Juſqu'à ce jour-là, les Romains comme tous les peuples d'Italie n'avoient point de camp tracé, & chacun dreſſoit ſa tente à la maniere des bergers, ſans obſerver d'alignement, & ſans autre précaution, que de ne pas trop s'éloigner de ſes compagnons. De ſorte, que leur ſurpriſe fut extrême, voïant un camp dont le terrein étoit meſuré, environné de tranchées, & fermé comme une citadelle reguliere.

Ils connurent l'uſage de ce campement, s'en ſervirent depuis, & le perfectionnerent enſuite de maniere, qu'après avoir pris leur modele d'après les Grecs, ils ont été eux-mêmes pour les campemens & l'art militaire le modele de toutes les nations guerrieres. Quel triomphe n'étoit pas dû au vainqueur de Pyrrhus. La forme en étoit preſcrite, mais néanmoins tout y fut nouveau pour Rome, qui vit enſemble treize cens captifs,

ptifs, quatre élephans, & dans une quantité de meubles précieux, l'image d'un luxe inſéparable des Tarentins, ſi odieux aux Romains, que les cenſeurs C. Fabricius & Q. Emilius Papus chaſſérent cette année même hors du ſénat Cornelius Rufinus, quoiqu'honoré de deux conſulats & d'une dictature, par la raiſon qu'il ſe faiſoit ſervir en vaiſſelle d'argent, & qu'il en avoit le poids de dix livres. Le luſtre qui revint alors, aprit à la république qu'elle avoit en ſa capitale deux cens ſoixante & onze mille deux cens vingt-quatre habitans ſujets à la capitation, & capables de ſcrutin dans les comices. Joubliois à dire que Lentulus collegue de Curius triompha à ſon tour, & peu de jours après lui des Samnites & des Lucaniens.

Pendant que l'on ſe réjouiſſoit à Rome des proſpérités de l'état, Pyrrhus montroit dans ſes malheurs une conſtance propre à raſſurer ſes alliés. Il leur perſuada même qu'il avoit reçu des lettres de Grece & d'Aſie, qui lui aprenoient qu'on lui deſtinoit un puiſſant ſecours. Cette nouvelle plus propre à ſéduire les Tarentins, qu'il aſſembla exprès pour leur en faire part, qu'elle n'avoit de vrai-ſemblance, paſſa de bouche en bouche juſqu'au camp des Romains, qui crédules juſqu'à n'en pas douter, n'oſerent déſarmer. Pyrrus qui n'avoit penſé qu'à impoſer aux Tarentins, de peur qu'il n'aportaſſent des obſtacles à ſon départ, le vit ſans peine, & s'embarqua la nuit, après avoir laiſſé par honneur une médiocre garniſon à Tarente, n'emmenant en tout que huit mille hommes de pié, & cinq cens chevaux avec lui. Voilà quelle fut l'iſſuë d'une guerre de ſix années, entre la république Romaine, & le fameux Pyrrus, le plus grand prince de ſon tems, auſſi renommé par ſa valeur que par ſon habileté & ſon expérience à la guerre, & qui n'avoit pour tout défaut dans ce noble exercice que celui de ſçavoir mieux conquérir, que garder ce qu'il avoit conquis. Sa maniere de camper ſervit de puis de modele aux Romains. Ils apprirent encore de lui, à éviter les plaines dangereuſes à l'infanterie, & à ſoûtenir un combat de cavalerie, ce qu'ils n'avoient point ſçu encore juſques-là.

Le nom Romain déja connu avant Pyrrhus au-delà des mers, dévint bien plus célébre depuis la défaite de ce prince en Italie.

on fit

on fit gloire de rechercher l'amitié d'une république aussi redoutable que celle de Rome, & ceux qui n'avoient point ses armes à craindre, désirerent son alliance, par estime pour son gouvernement. Ptolomée Philadelphe roi d'Egïpte, que son amour pour les arts & les sciences a immortalisé, fut le premier de ceux, qui ne devant jamais avoir de démêlé avec les Romains, voulut pourtant être leur ami déclaré, & leur envoya des ambassadeurs exprès pour les féliciter de leur victoire. Les recevoir avec les plus vifs témoignages de reconnoissance, ne parut pas au sénat un devoir suffisant : il renvoïa des ambassadeurs à Ptolomée, qui les reçut comme il auroit fait ceux des plus grands monarques, & qui les combla de présens.

Les Tarentins se souvenoient de la maniere dont Pyrrhus les avoit quittés ; & ne pouvant ni souffrir sa garnison, ni la chasser, ils prierent les Carthaginois de venir les aider à s'en défaire. Comme ces Africains ne respiroient que la guerre, on ne les attendit pas long-tems. Mais dédaignant d'attaquer Milon qui commandoit la garnison, ils engagerent les Tarentins à livrer une bataille aux Romains, qui les vainquirent, eux & les Carthaginois. Milon pour n'avoir pas le même sort, capitula avec le consul Papirius, & livra la citadelle, à condition de se retirer avec ses troupes. Sa retraite fut la ruine de Tarente ; parce qu'abandonnée des Carthaginois & des Grecs, elle se rendit au consul, qui en fit démolir les murs, sans prendre d'autre vengeance des habitans.

Les deux consuls avoient également réussi, l'un contre les Tarentins & l'autre contre les Samnites : on leur accorda le triomphe, mais séparement, parce que c'étoit pour deux differentes guerres. Celle des Samnites, excepté de legers intervalles de paix, avoit duré soixante & douze-ans, malgré des pertes si continuelles de leur part, que les historiens remarquent qu'elles furent l'occasion de trente & un triomphes, partagés entre les consuls, les dictateurs & les proconsuls, & que les premiers en eurent vingt-sept, & les seconds & les troisiémes chacun deux. Il y avoit déjà long-tems que les Romains ne licencioient plus leurs légions à la fin de la campagne, & qu'ils les faisoient hiverner dans les païs conquis. Celle que l'on nommoit Campanienne, & qui etoit en quartier à Rhegge dans la Calabre, poussée d'un esprit de libertinage s'empara de la ville, & prétendit s'y rendre indépendante de la république. L'entreprise étoit d'un dangereux éxemple, aussi

PETIT ROMAIN
Gros œil, Numero XXXI.

ſur la mer tout ce qu'ils auroient fait ſur la terre, vainquirent les Carthaginois & leur prirent 50 navires. Duillus qui, après cette victoire, ne trouva plus d'ennemis ſur la mer continua ſa route, fit lever le ſiege de Segeſte, & pris d'aſſaut la ville de Macella, dans la Calabre ulterieure, comme on parle aujourd'hui. Le ſénat ſurpris des proſperités de ce conſul, n'imagina rien de plus grand pour ſa récompenſe que de lui accorder l'honneur du premier triomphe naval, & la permiſſion particuliere, d'avoir une, muſique & des flambeaux à l'heure de ſon ſouper. C'étoit par ces légeres récompenſes que les Romains payoient la véritable gloire. La fauſſe ſe vend plus cher aujourd'hui

La cruelle & injuſte coûtume établie à Carthage de punir les généraux, dans les évenemens malheureux, auroit coûté la vie à Annibal ſans un ſtratagême qui lui réuſſit.

Se voyant défait, avant qu'on en ſçût rien à Carthage, il y envoya un homme de confiance, pour y donner avis que les forces des Romains étoient très-ſupérieures aux ſiennes, & pour recevoir ſur cela les ordres de la république. « Qu'il combatte, » répondit-elle. » Il l'a fait, (dit ſon envoïé,) mais il a été vaincu,

On n'oſa pas condamner ce que l'état lui-même venoit d'ordonner ni faire le procès à la fortune ſur laquelle ſeule on voulut bien rejetter la défaite d'Annibal. La méſintelligence

PETIT ROMAIN ITALIQUE
Gros œil. Numero XXXII.

teligence qui ſe mit entre les Romains & leurs troupes auxiliaires, qui ſe ſéparerent d'eux, coûta aux premiers la perte de quatre mille hommes, dans un combat que leur ſçût donner à propos Amilcar, commandant de l'armée de terre des Carthaginois. Mais les Romains, dont toutes les vûës étoient pour la mer, ſemblerent n'eſtimer rien cette défaite; & l'année ſuivante ils ſe rendirent maîtres des Iſles de Sardaigne & de Corſe, ſous le Conſul L. Cornelius Scipio qui attaqua l'armée Africaine avec tant de courage, qu'elle perdit la bataille avec Hanno ſon général qui y fut tué. Rien ne proſperoit aux armées navales des Carthaginois. Annibal qui revenoit d'Afrique, où il avoit raſſemblé des vaiſſeaux & des troupes, ayant rencontré la flote Romaine, aima mieux l'éviter en fuïant, que de riſquer à ſe voir condamné, ſi la fortune lui devenoit contraire. Mais il trouva ſur ſes propres navires le malheur qu'il craignoit à Carthage; ſes ſoldats honteux de ſa lâcheté l'aïant jugé militairement, l'attacherent à une croix.

Cette année n'eut pas des ſuccès marqués, on prit des places & on en perdit, & la ſeule action de M. Calpurnius Flamma, Tribun d'une légion, eſt tout ce qu'il y eut de mémorable. A. Attilius Calatinus premier Conſul avoit, à la vûë de l'armée Carthaginoiſe, ſi mal poſté la ſienne qu'il falloit qu'elle périt en ce lieu-là, Calpurnius ſuivi de trois cens

publique. Il y avoit en ce dessein beaucoup de hardiesse ; car les forces maritimes des Carthaginois étoient redoutables. Ils venoient de soumettre nouvellement toutes les côtes de l'Ile, ils infestoient même celles de l'Italie, qu'ils tenoient dans une crainte perpetuelle de quelque invasion subite. Mais qu'y a-t-il d'impossible à l'ambition, quand le courage & la prudence l'accompagnent, Le senat surmonta tout, & ce qui est admirable l'ignorance même. Il n'y avoit presque personne en toute l'Italie, à qui l'art de bâtir de grands vaisseaux & celui de les conduire fût connu.

Il trouva le moïen d'en faire construire cent à six rangs de rames, & vingt-trois sur le modele de deux navires Carthaginois qu'ils avoient pris & tirés à terre. Il sembloit moins aisé de faire des matelots & des pilotes, car le tems seul & l'expérience pouvoient enseigner ceux qui se destinoient à cette profession. Les régles furent courtes & simples, & elles se réduisirent à cette unique précaution contre la tempête ou contre une poursuite trop vive de la part des ennemis, qui fut de se faire échouer & ensuite de remettre à l'eau les vaisseaux à force de bras & de léviers, quand l'orage seroit cessé ou quand l'ennemi trop supérieur seroit éloigné. Par cette leçon on peut imaginer quelles durent être les autres.

Dès que les Consuls Cornelius & Duillus crurent leurs barques en état de tenir la mer, je n'ose donner d'autre

d'autre nom à leurs prétendues galeres,

Ils s'embarquerent dessus avec autant de confiance que si toute l'industrie humaine y eût été employée. Et ce qui étonne davantage, ils oserent engager un combat naval contre la nation du monde la plus célébre dans l'art de la navigation, & que les historiens aussi ont le plus vantée. Quoiqu'ils fissent d'abord même route, cependant ils devoient se partager à une certaine hauteur, parce que les consuls se proposoient deux desseins à la fois, mais qui ne demandoient pas les mêmes forces.

Cornelius avoit formé une entreprise sur Lipare, capitale de sept petites Isles de la mer de Toscane, & dépendantes de la Sicile : & se croyant capable de la réduire avec dix-sept galeres, il quitta le gros de la flotte, & fit voile avec ce détachement. Le hasard voulut qu'il fût rencontré d'un bien plus grand nombre de navires Africains, qui se rendirent maitres & de sa personne & des vaisseaux qu'il commandoit. Les succès de Duillus réparerent bien l'infortune de son collegue. Car étant tombé d'abord sur cinquante galeres Carthaginoises, qui ne résisterent que peu, il fit force de voiles & de rames sur le reste de la flotte, & l'aïant jointe d'assés près pour y jetter des grapins, qui étoient une invention nouvelle, on vint à l'abordage, où les Romains combattant comme à terre, ôterent aux Africains l'usage d'une maneuvre beaucoup meilleure que celle des Italiens, qui ne s'appercevans pas alors de l'élément sur lequel ils combattoient, firent sur la mer tout ce qu'ils auroient fait

PETIT ROMAIN ORDINAIRE.
Numero XXXV.

L'AN 490. le Sénat ordonna aux Consuls de repasser en Sicile, & d'y mener toutes les Légions. Ils y firent la guerre avec autant de bonheur qu'Appius ; & Hieron, effrayé d'apprendre qu'ils avoient résolu le siége de Syracuse, rompit avec les Carthaginois, & traita de la paix avec les Consuls. Les conditions furent, qu'il rendroit la liberté à tous les prisonniers, tant Romains que Mamertins, & qu'il payeroit cent talens d'argent, (le talent étoit de mille écus,) pour les frais de la guerre. A juger par l'évenement, les Romains n'avoient point encore fait de Traité plus avantageux, parce que voulant avoir désormais des Troupes qui séjournassent en Sicile, rien ne leur étoit si commode que de tirer d'un Roi allié & opulent la subsistance de leurs Troupes, dans le lieu où étoit le Théâtre de la guerre. Manius Valerius, un des deux Consuls qui commandoit en Sicile, eut l'adresse d'attacher Messine à la République, en insinuant à cette Ville, que c'étoit le vrai moyen de se soustraire à la tyrannie, qu'elle alloit souffrir des Carthaginois ; & cette acquisition pacifique fut payée par le Sénat du surnom de Messala, que Valerius ajoûta au sien. Ce fut encore lui qui soumit la Ville de Catane, & qui en apporta à Rome un nouveau Cadran solaire, bien meilleur que celui que Papirius Cursor y fit voir le premier, il y avoit trente ans. Ce second servit de régle pendant quatre-vingt dix-neuf ans.

PETIT ROMAIN ITALIQUE,
Numero XXXVI

neuf ans, & ne perdit son crédit que depuis que M. Philippus un des censeurs en eut produit un different des deux autres. On s'imagine, sans qu'il soit besoin de le dire, qu'ils étoient tous bien défectueux, puisque Scipion Nasica censeur environ dans ce tems-là, est le premier qui ait divisé également les heures du jour, avec de l'eau tombant goutte à goutte d'un vase dans un autre : je ne sçai, si c'est ce qu'on a depuis appellé Clepsydre.

La joie, qui naissoit des prospérités continuelles de la république, fut interrompue par la peste, qui afligea un grand nombre de familles à Rome. On y pratiqua l'ancienne superstition estimée un reméde à ce funeste mal. On chargea de la cerémonie Cn. Fulvius-Centumalus déclaré dictateur & Q. Marcius Philippus son lieutenant : & c'est la quatriéme Dictature pour la contagion.

Le sénat n'avoit pas jugé à propos de laisser son armée en Sicile comptant que Hieron avec quelques troupes auxiliaires pourroit faire tête aux Carthaginois. Et de-là vint, que l'année suivante il ne lui envoïa que deux légions de renfort, avec lesquelles on assiegea Agrigente, qu'Annibal Amiral des Carthaginois, tenta inutilement de secourir, aïant été battu sur terre par les consuls L. Posthumius Megellus & Q. Mamilius Vitulus. La prise de cette place causa à Rome une joye infinie, & détermina le sénat, qui auparavant ne pensoit à rien moins qu'à conquerir la Sicile, de donner tous ses soins à l'incorporer a la république.

GAILLARDE ROMAIN, Numero XXXVII.

cens hommes choisis, entreprit de se dégager, & occupa à propos une hauteur voisine, d'où en tirant incessamment, il fit une diversion entiere des forces ennemies, que le général Africain employa toutes à chasser Calpurnius de l'éminence, pendant qu'Attilius par un mouvement nécessaire donnoit aux siennes un terrein commode, où elles s'étendirent autant qu'elles voulurent. Les trois cens soldats aussi intrépides que leur chef, combattirent tous jusqu'au dernier soupir. Calpurnius dangereusement blessé, ne survécut que de quelques momens à sa gloire, ayant eu la cruelle destinée d'être mis au nombre des morts, & d'être enterré avec ceux qui étoient restés sur le champ de bataille.

Un autre Attilius, dont le prénom étoit Caius, se distingua l'année suivante, qui fut celle de son consulat, par la prise des isles de Lipare & de Melite, ou Malte. Certains prodiges vrais ou faux, vûs à Rome, ou supposés cette année, firent qu'on y créa un dictateur pour la célébration des fêtes Latines. On éleva à cette dignité Q. Ogulnius Gallus, qui donna la lieutenance générale à M. Letorius Plancianus. Il faut observer que c'est la seconde dictature en pareille circonstance.

Il y avoit déja huit ans que la guerre se faisoit en Sicile contre les Carthaginois, lorsque les Romains se croyant aussi puissans sur la mer, qu'ils l'étoient sur la terre, résolurent de changer de théâtre, & de porter la guerre en Afrique. Un si grand dessein ne pouvoit s'éxecuter qu'avec une très-nombreuse armée navale. On mit donc en mer une flotte composée de trois cens trente voiles, dont on donna le commandement aux consuls M.

GAILLARDE ITALIQUE, Numero XXXVIII.

Attilius Regulus & L. Manlius Vulso. Les Carthaginois, qui comprirent tout le danger de ce prodigieux armement, en firent un qui ne cédoit point à celui là, & l'on vit sortir de leurs ports à un e seule fois trois cens soixante vaisseaux. Ce nombre étonnant de navires se divisa de part & d'autre en différentes flottes, qui donnerent trois différentes batailles en un même jour, & où les Romains accoutumés à l'abordage, que leurs grapins rendoient facile, furent victorieux. Ils payerent cet avantage de la perte de vingt-quatre de leurs vaisseaux qui périrent avec tout l'équipage: ils s'en étoient dédommagés en coulant à fond trente navires Carthaginois, & en s'emparant de quatre autres.

La dispersion de la flotte ennemie, après ces trois combats, facilita aux vainqueurs la descente qu'ils avoient préméditée de faire sur quelque côte d'Afrique, dont la plus éloignée n'étoit qu'à deux cens milles de Sicile. La citadelle de Clupea, bâtie jadis par les Siciliens sur le promontoire Hermæa, fut la premiere conquête des Romains sur l'état de Carthage. Possesseurs de cette forteresse, ils ravagerent impunément la frontiere, & ne trouvant de défense en aucun lieu, ils pénétrerent très-avant dans les terres. Il n'y a point à douter que les consuls n'eussent fait bien d'autres progrès, si le sénat en donnant de nouveaux ordres contraires à ses propres intérêts, n'eût rappellé Manlius avec une bonne partie des troupes, & laissé seulement Régulus en qualité de proconsul en Afrique, avec quinze mille hommes de pié, & cinq cens chevaux. En attendant que la guerre lui fournît l'occasion d'employer sa valeur contre les ennemis de Rome, il eut celle de montrer son courage

PETIT TEXTE GROS ŒIL, Numero XXXIX.

courage dans un très-grand péril, étant campé le long du Bagrada, maintenant Magrida qui couloit entre Carthage & Utique. Car ne pensant à aucun danger, il fut soudain, à la vuë de toute l'armée attaqué par un serpent d'une grosseur si terrible, qu'il fallut des machines de guerre pour achever de tuer ce monstre, contre lequel il se défendit vaillamment. Aulu-Gelle prétend, que Régulus envoïa la peau de cet animal à Rome & qu'elle avoit six vingt piés de long. Avec le tems les Carthaginois rassemblerent leurs forces de terre, & se crurent en état de soûtenir la campagne, mais la fortune n'étoit pas encore reconciliée avec eux, & ils perdirent une bataille, plûtôt par leur mauvaise conduite qu'autrement, n'ayant pas sçû choisir un terrein favorable à leur cavalerie & à leurs élephans. La prise de Tunetum, ou Tunis, fut un des fruits de la victoire. La place étoit bonne, & Régulus y laissa garnison.

Les Carthaginois aïant perdu la plûpart de leurs généraux en cette guerre eurent recours aux étrangers, & appellerent à leur service le vaillant Xantipe Lacedemonien, qu'ils mirent à la tête de leur armée. Sous lui les affaires changerent de face : il battit les Romains à la premiere rencontre, les repoussa jusqu'à Clupea, & fit Régulus prisonnier. L'ingratitude & la perfidie étoient les vices favoris des Carthaginois. Honteux de devoir leur salut à un étranger, ils surprennent Xantippe par la démonstration d'une reconnoissance effective, & l'invitent de venir recevoir à Carthage le prix de ses services. Il s'embarqua, afin d'y arriver plûtôt : mais il y avoit un ordre secret des magistrats de Carthage, confié à ceux qui commandoient le vaisseau, de faire périr Xantippe.

L'ordre s'exécuta, & ce grand capitaine fut précipité dans la mer. Les Romains échappés de la bataille, se défendirent à Clupea avec un courage inconcevable, & obligerent les vainqueurs d'en lever le siége. Une longue

PETIT TEXTE ITALIQUE, Gros œil, Numero XXXX.

longue persévérance auroit pû les en rendre maitres, si la crainte d'être surpris par les consuls M. Emilius Paulus & Servius Fulvius Pœtinus Nobilior, qui étoient partis de Sicile avec trois cens cinquante vaisseaux ne les eût fait préférer d'aller plûtôt au-devant d'eux, que de les attendre devant une place, qui n'étant peut-être pas réduite quand ils arriveroient, auroit laissé aux Carthaginois l'embarras de partager leurs forces, pour s'opposer à l'ennemi. Ce fut aux côtes d'Afrique, que le combat naval se donna : & si l'on en juge par l'évenement, la valeur Punique étoit bien ralentie, ou celle des Romains bien supérieure, ceux-ci n'aïant perdu en tout que neuf vaisseaux, pendant que les Carthaginois en eurent cent quatre coulés à fond, & trente de pris.

Les consuls, qui sçavoient que le sénat préferoit la conquête de la Sicile à tous les avantages qu'ils auroient remportés en Afrique, après cette derniere victoire, repasserent aussitôt la mer ; comptant que les places qui jusqu'alors avoient tenu dans cette isle le parti des Carthaginois, l'alloient abandonner, pour en prendre un meilleur. C'étoit raisonner conséquemment, mais la raison ne prévoit pas tout. L'inconstance de la mer, & la fureur des flots qui n'entroient point dans le systême des Romains, firent dans ce court trajet tout ce que les plus fiers ennemis de la république n'avoient pû faire.

Une tempête effroyable surprit la flotte victorieuse, vers les côtes de la Sicile, & poussant ses vaisseaux sur des rochers, qui les briserent, on vit en un instant le rivage couvert de corps morts, & de navires mis en pieces ; & les vagues rapportant ce qu'elles avoient entrainé au fond des eaux offrir en spectacle des légions entieres, dont il n'y eut qu'un petit nombre, qui reçû avec beaucoup d'humanité par Hieron, fut renvoïé à Messine, sans escorte. La république ne priva point pour cela les consuls de l'honneur du triomphe, persuadée qu'ils ne devoient pas répondre des vents & des tempêtes. Karthalo général des Carthaginois, profitant du desastre des ennemis, assiégea incontinent Agrigente, la prit, & en rasa les fortifications. Il fut contraint

traint

PETIT TEXTE, ORDINAIRE, Numero XXXXI.

traint de borner là ſes exploits : car les Romains, jamais plus grands que dans l'adverſité, travaillerent avec une ſi extraordinaire diligence à rebâtir de nouveaux vaiſſeaux, ou à racommoder ceux qui pouvoient encore ſervir, qu'en trois mois de tems, ils remirent en mer deux cens cinquante navires. Les Carthaginois avoient auſſi pendant ce tems-là raſſemblé deux cens voiles, qui porterent en Sicile les vieilles bandes Afriquaines, & beaucoup d'autres troupes moins aguerries, & toutes commandées par Aſdrubal. A. Attilius Calatinus, & Cn. Cornelius Aſina étoient alors conſuls : ils enleverent dans le cours de la campagne pluſieurs villes aux Carthaginois & retournerent enſuite à Rome.

Le printems ſuivant, Cn. Servilius Capio & C. Sempronius Blæſus nouveaux conſuls paſſerent en Sicile avec la flotte & delà en Afrique. Après avoir long-tems croiſé à la hauteur des côtes, afin d'y répandre une terreur générale, & de partager ainſi les forces ennemies, ils vinrent à l'improviſte moüiller à Meninx, qui étoit une ville de l'iſle des Lotophages, proche de la petite Syrte. Les Romains ne connoiſſant point le danger qu'il y avoit à raſer trop près cette côte, donnerent contre des bancs de ſable mouvant, d'ou ils ne ſe tirerent qu'avec des peines extrêmes, & firent enſuite voile vers Palerme, avec une viteſſe qui reſſembloit fort à la fuite.

Après s'y être rafraichi, ils voulurent ramener la flote en Italie par le détroit, choſe aſſés imprudente. Un orage furieux, dans lequel ils perdirent cent ſoixante vaiſſeaux, leur fit païer chere cette témérité. Le bon ordre ſe conſervoit à Rome, indépendamment des calamités ; & cette même année les Cenſeurs bannirent du ſénat treize patriciens convaincus de malverſations. Le Luſtre qui revint alors, apprit que ſi les guerres continuelles n'avoient pas permis que le nombre des habitans s'acrut, elles ne l'avoient encore que très-peu diminué, puiſ-qu'il s'y trouva quatre-vingt-dix-ſept mille ſept cens quatre-vingt-dix-ſept hommes en état de por les armes. Quelle que fût la réſolution du ſénat, de chaſſer les Carthaginois de la Sicile, il falloit néanmoins qu'il s'acommodât au tems, & qu'il ſe réduisît à n'y avoir qu'une armée

PETIT TEXTE ITALIQUE, Numero XXXXII.

qu'une armée de terre, ſous les ordres des conſuls L. Cœcilius Metellus & de C. Furius Pacilus. Elle y paſſa ſur ſoixante vaiſſeaux de tranſport. Et comme cette armée même étoit encore inférieure à celle des Africains, il parut, que le ſénat vouloit plûtôt ſoûtenir la guerre, que la faire. Ce fut dans cet eſprit que les conſuls n'ignoroient pas auſſi la crainte que les légions avoient des élephans, ſe tinrent preſque toute la campagne retranchés dans leur camp ſous Palerme, où il vint un ordre à C. Furius, de repaſſer promptement en Italie, avec une partie des troupes. Les eſpions d'Aſdrubal lui aïant appris cette nouvelle, il fit des courſes ſans crainte, & ravagea tout le païs juſqu'aux portes de Palerme. Metellus, qui commandoit l'armée en qualité de Proconſul, ſouffroit impatiemment cette inſulte, & attendoit l'occaſion de s'en venger.

Il y a des momens pour tout à la guerre, & il n'y a qu'à les ſçavoir prendre : c'étoit un des talens de Metellus. Il remarqua qu'Aſdrubal, à force de s'approcher pour le reſſerrer, s'embaraſſoit lui-même, & s'ôtoit l'uſage de ſes formidables élephans, auquels il faloit un vaſte terrein. Alors il ſort bruſquement ſur lui, pouſſe les Carthaginois qui ne puevent ſe déploïer ſuffiſamment, & les mene battant juſqu'au camp d'Aſdrubal, dont il ſe rend maitre, lui tue vingt mille hommes, & prend ou tue vingt-ſix élephans; le proconſul trouva dans la ſuite le moïen d'en avoir cent vingt, qui peu d tems après décorerent ſon triomphe. Ce ſuccès ſi inéſpéré décida de toute la Sicile en faveur des Romains, à l'exception de Lilybée & de Drepane qui ſont deux villes maritimes. Aſdrubal aïant repaſſé de Lilybée à Carthage, y eut le ſort des généraux malheureux, & y fut condamné à mort.

L'orgueuil & le courage cedent aux adverſités. Les Carthaginois humiliés par toutes celles qu'ils avoient éprouvés depuis quatorze années de guerre, envoïerent des ambaſſadeurs à Rome pour y faire des propoſitions de paix, & la conclure, pourvû que les conditions fuſſent honorables. Ils eſpéroient beaucoup de l'ennui que Régulus avoit eu dans ſa longue priſon & de l'impreſſion que feroit ſur lui la vûe de ſa patrie : ce ſont en effet deux grands mobiles pour une ame vulgaire.

gaire. Ils voulurent pour ces raisons qu'il accompagnât leurs Ambassadeurs, après lui avoir fait promettre, que si la paix ne pouvoit se conclure, il reviendroit à Carthage Mais c'étoit mal connoître Régulus, que de compter sur sa foiblesse. Arrivé à Rome, il exhorta le sénat à continuer la guerre, & lui prouva clairement la foiblesse des Carthaginois.

L'utilité du conseil ne persuada pas le sénat, qui crut que la continuation de la guerre, quelque heureuse qu'on la prevît, coûteroit trop cher, étant achetée par la perte de Régulus. Mais plus Rome étoit attentive à le conserver, & plus il témoignoit d'esprit & d'ardeur à lever les obstacles, sans pourtant qu'il voulût blesser la vérité. Car il ne desavouoit pas, que s'il retournoit à Carthage, il n'y avoit point de suplice qu'on n'y inventât contre lui; mais il déclaroit en même tems, que cette destinée lui sembloit beaucoup plus supportable, que d'être à Rome inutile à sa patrie, & de l'être devenu par sa faute; que n'ayant point perdu dans sa captivité les sentimens d'un Romain, il devoit à sa gloire la preuve de les avoir conservés; & qu'enfin dans l'alternative de la vie & de la mort, il aimoit bien mieux exposer son corps à d'affreux supplices, que de livrer son ame au cruel repentir d'avoir manqué à la république, & à soi-même.

Une resolution si étrange fut encore combattue de tous les argumens que la raison & la nature suggeroient, mais rien ne put vaincre le courage indomtable de Régulus Ni parens, ni amis n'étoient plus écoutés de lui, & il refusa de voir sa femme, & sur tout ses enfans, dont la tendre jeunesse étoit propre à émouvoir un Pere. La négociation étant rompue par sa seule résistance, les ambassadeurs le ramenerent à Carthage, où il souffrit des tourmens horribles, dont l'idée fait fremir, & nous fait connoître, quelle étoit la barbarie, l'inhumanité & la fureur des Carthaginois. On lui coupa d'abord les paupieres, afin de le priver du sommeil & on le jetta ensuite dans une sombre prison. Il est tiré de ce cachot à quelque tems delà, & exposé aux plus ardens rayons du soleil. Et parce que ce genre de mort auroit été trop doux, après ces premieres souffrances, on enferme Régulus dans un tonneau armé en dedans de pointes de clous, & si étroit que le plus leger mouvement les lui enfonçoit dans le corps. Ainsi périt ce grand homme.

Au moment que le sénat eut appris cet excès de cruauté, il fit livrer à Marcia femme de Régulus, les plus considerables prisonniers Carthaginois qui étoient à Rome, afin

afin qu'elle pût venger sur eux la mort de son époux. Sans les faire passer d'un genre de tourment à un autre, elle les enferma dans une étroite armoire armée de pointes de clous, comme le tonneau où son mari avoit été mis, & les y laissa cinq jours sans aucune nouriture. Bostar, un de ces Carthaginois, fut celui qui résista le moins à la faim & à la douleur, ce qui fut un nouveau supplice pour l'un d'eux nommé Amilcar, qui eut l'infection du Cadavre à supporter, & qui le soûtint long-tems, par le soin que l'on prit de lui fournir assez de nouriture, pour prolonger sa vie & son supplice.

Le sénat étonné, qu'il eut soutenu ces tourmens sans mourir, en eut pitié, & ordonna qu'on l'ôtât de cette horrible demeure. Il renvoïa même les cendres de Bostar à Carthage, & commanda que l'on traitat desormais avec humanité le reste des prisonniers, afin d'apprendre aux Carthaginois que la justice Romaine irritée par les exemples d'une cruauté inouïe, sçavoit donner des bornes à sa vengeance.

Les légions ne s'accoûtumoient point aux élephans, & ne pouvoient se resoudre à combattre contre des bêtes: leur horreur pour ce genre de guerre retardoit les progrès qu'elles auroient pû se promettre. Outre cela, la nécessité de reduire encore quelques places maritimes de la Sicile, l'objet fixe de l'ambition du sénat, le déterminerent à remettre une flotte en mer. Elle ne fut pas plûtôt en état de faire voile qu'elle prit la route de Lilybée place meridionale sur le Promontoire de Sicile, vis-à-vis l'Afrique, & dont la conquête importoit à la république. Mais cet armement ne fut pas plus heureux que les derniers, & l'on attribua la faute au consul P. Claudius Pulcher. De quelque part qu'elle vint, elle ne pouvoit être plus funeste, les meilleurs vaisseaux de cette flotte aïant péri, & le reste étant insuffisant pour le siége que l'on fut contraint d'abandonner, afin de ne pas perdre en une même campagne une armée de mer & une de terre.

Rome avoit souvent rétabli ses affaires par la dictature, elle l'emploïa cette année, & la mit sur la tête de M. Attilius Calatinus, le premier dictateur qui eut commandé hors de l'Italie. Cecilius Metellus honoré d'un triomphe sur les Carthaginois, eut sous lui la charge de géneral de cavalerie. Il ne revint à la république aucune utilité de cette création, & la campagne s'écoula sans qu'il s'y passât rien de mémorable. La guerre devenoit cependant onereuse aux deux partis, & l'on s'apperçut à Rome, au retour du Lustre, qu'elle épuisoit l'état, d'hommes comme d'argent par la diminution des citoïens, réduits à deux cens cinquante un mille deux cens vingt-deux, au lieu de deux cens quatre-vingt dix-sept mille sept cens quatre vingt-dix-sept

NOMPAREILLE GROS OEIL.
N. XLV.

IL est dangereux de croire & de ne croire pas. Et pour dire en peu de mots, un exemple de l'un & de l'autre : Hippolite mourut parce qu'on crut sa maratre, & Troye fut ruinée, parce qu'on ne crut pas Cassandre. Il faut donc examiner auparavant avec grand soin la vérité de chaque chose, pour ne prendre pas des impressions indiscretes, & ne porter pas un faux jugement. Mais afin de ne rabaisser pas cette vérité, en la faisantvoir seulement dans quelque ancienne Fable, je vous raconterai ce qui s'est fait de mon temps.

Un homme aimant extrémement sa femme, & ayant un fils, auquel il étoit sur le point de donner cette robe qu'on donne aux enfans à l'âge de quatorze ans, avoit un affranchi, lequel esperant de devenir son plus proche héritier, le tira à part & lui dit en secret beaucoup de choses fausses contre son fils & encore plus pour déshonorer sa femme, quoique très-chaste. Enfin il ajoûta, ce qu'il sçavoit lui devoir causer une extrême douleur dans l'affection qu'il avoit pour elle, qu'elle avoit un adultere qui venoit la voir souvent, & que ce commerce infâme noircissoit la réputation de sa Maison. Cet homme transporté de colere, contre sa femme faussement accusée, fit semblant de s'en aller à sa maison des champs, & demeura néanmoins secretement dans la ville. Puis revenant de nuit, il entre tout d'un coup dans son logis, & va droit dans la chambre de sa femme où son fils dormoit dans le lit de sa mere qui l'avoit voulu avoir près d'elle, l'observant avec plus de soin dans cet âge plus avancé. Cependant tandis qu'on cherche de la lumiere, & que les valets courent d'un coté & d'autre, cet homme ne pouvant plus retenir la violence de sa fureur & de sa colere, s'avance vers le lit, tâte avec la main parmi les ténébres la tête de celui qu'il rencontre, & sentant qu'il avoit les cheveux courts, lui passe son épée au travers du corps, ne pensant à autre chose qu'à satisfaire sa douleur & sa vengeance. Ensuite, la lumiere étant venue, il apperçoit son fils mort, & sa femme très-chaste qui dormoit dans son lit, laquelle étant dans son premier sommeil, n'avoit rien senti de ce vacarme. Ainsi reconnoissant le crime qu'il avoit commis, il se punit lui-même, & se perça avec le même fer dont sa crédulité lui avoit fait prcer son propre fils.

NOMPAREILLE ITALIQUE.
Numero XLVI.

Un an avant la fin de la guerre civile, on avoit une troisieme fois repris les armes contre Mithridate, dont les forces jointes à celles de Tygrane roi d'Arménie, formoient cent quarante mille hommes de pié & seize mille chevaux. N'ayant trouvé qu'une très-légere résistance, parce que depuis la derniere paix faite avec lui, on avoit rappellé en Europe la meilleure partie des légions, il conquit sur la république toute la Bithynie que le Roi Nicomede avoit laissée par testament au peuple Romain. Lucinius Lucullus consul avec Aurelius Cotta dans le tems de cette invasion, eut selon l'ordre établi, la commission de la guerre d'Asie. Son trajet fut si prompt, qu'à peine la nouvelle de sa nomination se sçavoit, quand il y arriva. Son débarquement ne changea rien au dessein du roi de Pont, qui continua le siége de Cysique dans la Propontide.

Toute l'armée s'imaginoit que Lucullus alloit entreprendre de forcer les lignes de Mitridate; mais il n'en fit rien, & par un dessein nouveau, il assiégea dans son camp celui qui assiégeoit Cysippe. Le roi de Pont sentit bientôt que le général Romain avoit pris le bon parti. La famine & la maladie se mirent dans l'armée Asiatique; & le roi, afin de ménager le peu de vivres qui lui restoient, renvoya sa cavalerie & ses malades en Bithynie. Tout le détachement n'y arriva pas même entier, ayant été en partie coupé & défait par un autre que Lucullus fit à propos.

Mithridate ne put tenir plus long-tems devant Cysique, & leva le siége si brusquement, que cette action ne put passer pour une retraite. si elle en fut une, elle ne put être plus malheureuse.

Eumachus un des généraux de Mitridate, avoit eu plus de bonheur dans ses expéditions, que son maitre devant Cysique. Il ravagea sans obstacle toute la Phrygie, soumit la Pisidie & l'Isaurie; & il en auroit fait autant de la Cilicie, sans Dejotarus un des gouverneurs de la Galatie, qui arrêta enfin ses conquêtes. Cependant Lucullus ne cessoit point de poursuivre le Roi de Pont, quoiqu'on lui mandât des succès d'Eumachus, ne doutant point que la ruine de Mithridate ne devint tôt ou tard celle de ce général.

Lucullus étoit heureux dans toutes les occasions. Après avoir remporté plusieurs avantages sur terre, il gagna plusieurs batailles sur mer, fit prisonniers divers officiers generaux de Mithridate, & le poursuivit lui-même si vivement, qu'il auroit eu le même sort que ses chefs, s'il ne fût sauvé sur un petit vaisseau corsaire, qui enfin au travers de bien des dangers, le porta dans ses Etats. Lucullus en allant l'y chercher, reprit la Bithynie & la Paphlagonie, qui étoient sur son chemin.

qui se trouverent au précédent dénombrement.

L'absence des deux Consuls & le besoin d'en nommer d'autres, furent l'unique motif de la dictature, faite l'an sept cens sept de la fondation de Rome. On en revêtit Tib. Coruncanius Nepos, qui donna le commandement de la Cavalerie à M. Fulvius Flaccus. Il y avoit près de sept ans que le sénat n'avoit fait d'armement naval, & qu'il n'entretenoit que quelques vaisseaux de transport pour les convois qu'il envoyoit de tems à autre en Sicile. L'épuisement de ses finances l'auroit forcé à en demeurer là, si la crainte d'Amilcar amiral de Carthage, lequel infestoit de nouveau les côtes d'Italie, & qui menacoit de s'y établir, n'eût obligé les Romains à un dernier effort par mer. La générosité des particuliers qui s'intéresserent en cette pressante conjoncture à la gloire de l'état, remédia à la stérilité du fisc, & fournit à la dépense d'une armée de mer. Dès qu'elle fut prête, elle chercha la flotte ennemie, & la rencontra à la hauteur des îles Egatiennes au couchant de la Sicile, & moins voisines d'elle, que de Carthage. L'animosité extrême des deux partis rendit le combat cruel & douteux. Mais à la fin les Romains demeurerent victorieux, après avoir pris ou coulé à fond plus de six vingt vaisseaux.

L'impuissance des Carthaginois fit céder l'orgueil à la néceté, & ils demanderent la paix avec de si vives instances, que si Rome ne crut pas devoir la leur refuser, elle la leur vendit au moins bien cher, comme on le verra par ces cinq conditions qu'elle leur imposa. La premiere, qu'aussi-tôt le traité ratifié, ils payeront à la république mille talens, le talent étoit de mille écus, & douze cens autres dans le terme de dix années. La seconde, d'évacuer toute la Sicile, & les îles adjacentes. La troisieme, de ne faire la guerre aux Syracusains & leurs alliés, directement ni indirectement. La quatriéme, de ne laisser aucuns vaisseaux de guerre dans toute l'étendue de la domination Romaine: & la cinquiéme, de rendre sans rancon tous les prisonniers, & de livrer les déserteurs. Voilà quelle fut la fin de la premiére guerre Punique, que les Grecs ont appellée Sicilienne. Elle dura vingt-quatre ans, & finit l'an cinq cens douze de Rome; vingt-trois ans avant le commencement de la seconde, & deux cens quarante-neuf ans avant la naissance du Sauveur. On prétend que les Romains y perdirent sept cens vaisseaux, & les Carthaginois cinq cens.

La diminution des habitans à Rome n'empêcha pas le sénat de former deux nouvelles tribus, sçavoir a Veline & la Quirine: le nombre des tribus, après cet accroissement, demeura fixé à trente-cinq. La politesse & les Sciences commencerent alors à germer avec la paix dans cette ville, où elles devoient un jour porter de si beaux fruits. La comédie fut le fruit le plus précoce. Livius Andronicus, né en Grece, composa alors sa premiere piéce de théâtre, que l'on représenta l'an cinq cens quatorze de Rome, & un an avant la naissance du Poete Ennius, cent soixante ans après la mort de Sophocle & d'Euripide, & l'an soixante-deux depuis celle de Menandre. quoique les comédies d'Andronicus fussent encore bien éloignées de la perfection, elles étoient si fort au-dessus des pieces satyriques nées avec le premier usage du théâtre à Rome, que le gout des jeux Fescennins, dont nous avons parlé au sixiéme chapitre du premier tome de cette histoire, passa entiérement. On se souvient qu'ils étoient une sorte de poeme dramatique, plus rempli de boufonneries grossieres, que de bonnes plaisanteries, & nullement semblable aux satyres de Lucilius & d'Horace,

race, quoique connus sous le même nom. Nœvius qui vint six ans après Andronicus, regarda celui-ci comme un modéle, & l'imita dans la comédie qu'il fit représenter un an avent la célébration des grands jeux séculaires, autrement appellés ludi magni, ou ludi Tarentini. Je dis les grands jeux séculaires, afin de les distinguer de ceux qu'on nommoit simplement jeux séculaires, moins solemnels que les premiers, institués dès l'an deux cens quatre-vingt-dix-huit de la fondation de Rome, & qui ne se célébroient que de cent vingt ans en cent vingt ans; au lieu que les seconds établis sept ans depuis, & après le bannissement des décemvirs, revenoient tous les cent ans. Ce furent ceux de la premiere espece que les édiles donnerent à la fin de la premiere guerre Punique.

Les Carthaginois qui venoient d'acheter si cherement la paix des Romains, furent sur le point de voir recommencer la guerre per leur faute. Ils avoient congédié leurs troupes étrangeres sans les payer, & ces soldats licentiés se trouvant oisifs, & dans le besoin, se firent justice eux-mêmes, & susciterent une guerre civile à Cartage. Les Magistrats, qui vouloient dompter les rebelles par la force, s'aviserent d'appréhender que les Romains qui étoient en Afrique en vûe du commerce, ne se joignissent aux révoltés, ou qu'ils ne leur fournissent des armes & des munitions, & crurent que le meilleur moyen de l'empêcher, étoit de les arrêter tous. Une détention si injuste ne put être ignorée long-tems du sénat, qui fit incontinent partir des ambassadeurs pour demander la liberté de ses sujets, & une réparation du dommage qu'ils avoient souffert durant leur prison: A l'arrivée des ambassadeurs, on ouvrit les prisons & on élargit tous les prisonniers: ce qui plût tellement au sénat, qu'il renvoya sans rançon tous les prisonniers Carthaginois.

La bonne intelligence rétablie entre les deux états, depuis cet accommodement, continua pendant un certain tems. Mais comme elle avoit à surmonter une forte antipathie, elle s'altéra enfin & pour un sujet qui n'étoit pas indifférent. Les peuples de la Sardaigne se méfiant toujours de quelque invasion soudaine des Carthaginois, prierent les Romains de leur envoyer quelques troupes. Le sénat y consentit avec joie, & en fit passer un assez bon nombre dans cette île. Les Carthaginois qui croyoient avoir un droit acquis sur la Sardaigne, se disposerent incontinent à y envoyer une Flotte, & les Romains jugeant que l'armement étoit plus contr'eux que contre la Sardaigne, sans attendre d'autre éclaircissement, prirent delà occasion de leur déclarer la guerre, & de les accuser d'être infracteurs du traité. Ils pouvoient bien l'être d'intention: ils cesserent néanmoins leur armement, & pour surcroit de soûmission, ils acheverent de payer cette année le restant des douze cens talens stipulés dans le traité de cinq cens treize.

L'an cinq cens dix-huit les Romains se voyant dans une profonde paix, fermerent pour la seconde fois le temple de Janus, ouvert depuis quatre cens trente-sept ans. Un autre évenement aussi rare rendit l'année suivante remarquable; c'est l'exemple du premier divorce dont on eût oui parler chez les Romains, & dont Sp. Carvilius fut auteur, sous prétexte de la stérilité de sa femme. La dixieme année de la paix, la nécessité d'assembler les comices, obligea le sénat à demander un dictateur. C. Duillius élevé à cette magistrature, déclara lieutenant général de la cavarie C. Aurelius Cotta.

Les Romains peu contens de faire la guerre à leurs voisins, la porterent en Illyrie, aujourd'hui connue sous

Lettres de deux points de petit Canon.

ABCDE
FGHJIK
LMNOP
QRSTV
UXYZÆ
WŒÇ,.:;-

Lettres de deux Points de Parengon.

ABCDEF
GHIJKLM
NOPQRS
TUVWXY
ZÆŒÇÉ

Lettres de deux Points de petit Parangon.

ABCDEFGH
IKLMNOPQ
RSTUVWX
YZÆŒÇÉJ

Lettres de deux Points de gros romain.

ABCDEFGJ
HIJKLMNO
PQRSTVXY
ZWÆŒÇÉ

Lettres de deux Points Italique.

ABCDEFGHI
JKLMNOPQI
RSTVUWXY
ZÆŒÉÇ

Lettres de deux Points de Saint Augustin.
Romain et Italique.

ABCDE	*ABCDE*
FGHIJK	*FGHIJ*
LMNOP	*KLMN*
QRSTU	*OPQRS*
WVXY	*TUVW*
ZÆŒÇ	*XYZÆ*

deux points de cicero	deux Points Italique.
ABCDEF	*ABCDE*
GHIKLM	*FGHIJK*
JNOPQR	*LMNPO*
STUVXY	*QRSTUV*
ZWÆŒÇ	*XYZWÆ*
Œ	*ÇÉ*